

Alfred Le Petit

De la caricature à l'Hôtel-Dieu

Caricaturiste à la dent dure, Alfred Le Petit fit à la fin de sa vie un long séjour de 2 ans à l'Hôtel-Dieu de Paris. Il en profita pour rédiger de singuliers carnets remplis d'anecdotes et de croquis extraordinaires qui constituent un témoignage bouleversant sur la vie hospitalière au début du xx^e siècle vue par les malades...

par **Jean-François Le Petit** ✓

Le caricaturiste Alfred Le Petit (1841-1908) naquit à Aumale, une ville au passé glorieux, dans une demeure aujourd'hui disparue qui avait pour riverains une gendarmerie et une prison. Cette proximité était sans doute une prédestination, puisque tout au long de sa carrière Alfred Le Petit fut en butte aux poursuites judiciaires comme la plupart de ses confrères des journaux satiriques de l'époque, croulant sous des amendes meurtrières. Ces poursuites leur ouvraient fréquemment les portes de la prison politique Sainte-Pélagie, dernière maison où les opposants au régime pouvaient recevoir.

CARICATURISTE FÉROCE ET PEINTRE DES GUEUX

Durant les quelque 30 années qui se sont écoulées, de la fin du règne de Napoléon III à celle du XIX^e siècle, il n'est pas d'événement politique qui ait échappé aux dessins humoristiques d'Alfred Le Petit. Ils s'épalaient en couleur sur la première page des journaux dont il était propriétaire ou

collaborateur : *Le Grelot*, *La Charge*, *Le Charivari*, et bien d'autres. Ils constituent une page de notre histoire, des soubresauts de l'Empire finissant à l'affaire Dreyfus. Alfred Le Petit y ridiculisa Napoléon III, qui le fit poursuivre, ce qui entraîna pour lui une condamnation à deux mois de prison qu'il n'eut pas à exécuter, non par la grâce du prince mais par sa chute. On y retrouve la Commune, avec ses lots d'espérance mais aussi avec ses combats sanguinaires et fratricides, l'avènement douloureux de la III^e République et les tribulations de ses hommes politiques, Thiers, Mac Mahon et autres, puis la République, enfin assise, et le triomphe de l'opportunisme et de ses grandes figures, plat royal pour les humoristes. Gambetta, ventripotent et l'œil borgne, Jules Ferry représenté avec une botte de foin en guise de favoris et une carotte à la place du nez qu'il avait long. Brochant donc sur tout, et dénonçant aussi les multiples scandales de l'époque (trafic des décorations, canal de Panama, et d'autres encore).

D'un républicanisme intransigeant, après avoir flirté avec la Commune, il devint natio-



✓ Jean-François Le Petit, avocat, est le petit-fils d'Alfred Le Petit.

DE MÉMOIRE DE MÉDECIN



naliste comme Henri de Rochefort, puis boulangiste. Il pourfendait toute attitude susceptible de porter atteinte à la France. De Fachoda à la conquête de la Tunisie qu'entravait l'Italie, dont il provoqua l'un des journalistes en duel et qui devait succomber sous son épée, qu'il avait bien aiguisée.

N'évoquons que pour mémoire sa fréquentation des cabarets dont le plus célèbre d'entre eux, « le Chat noir », d'Aristide Bruant, où il déclamait ses propres chansons, participant par ailleurs à tous les clubs d'humoristes, le club des Hirsutes, des Peintres incohérents où il rencontrait son ami Alphonse Allais. Toutes ces activités firent de lui le plus connu des caricaturistes de l'époque avec André Gill.

Mais sous le manteau de ses dessins dont Arthur Rimbaud faisait ses délices se cachait un tout autre talent, longtemps méconnu. La caricature était pour lui, comme il l'écrivit, son gagne-pain quotidien qui lui permettait de survivre modestement. Mais tout autre était sa véritable vocation ; elle le portait vers la misère des « humbles, des gueux et des arti-

sans » dont il fut le peintre, comme il se dénommait lui-même.

Au cours de ses pérégrinations dans sa région natale, il croquait en quelques traits le paysan dans ses plus humbles travaux prématurément courbé sous leur poids, les filles de ferme ou bien encore le vagabond de passage, l'innocent du bout du village, l'ivrogne labouré par l'abus d'alcool. Il décrivait aussi des scènes de la vie de tous les jours mécaniquement répétées. La plume était fine, mais elle était suffisante pour dégager les expressions de l'humaine condition. Cette misère, il allait très tôt l'évoquer dans sa plus extrême situation, celle de la maladie, jusqu'à la mort.

FASCINÉ PAR L'ANATOMIE

Dès l'âge de 18 ans, il fréquenta l'académie des beaux-arts de Rouen, suivant plus particulièrement les cours d'anatomie. Son zèle le poussait même

Figure 1 Le singe malade.



Figure 2 Tête de mort surmontée d'un hibou.



Figure 3
Masques
en peau
d'orange.

à emporter parfois des squelettes dans sa chambre pour avoir tout loisir d'en étudier l'anatomie. Mais plus encore, il se rendait à l'hôtel-Dieu de cette ville pour assister aux opérations d'autopsie sur les cadavres. On lui doit de cette époque des croquis d'une précision d'orfèvre, sans doute réminiscence de l'atelier d'horloger de son père qui avait souhaité le voir prendre sa suite. Il avait cette même attirance pour la souffrance des animaux : on le voit dans un tableau que le Louvre souhaitait acquérir, un singe malade au bord du trépas, recroquevillé dans un panier, le regard sans espoir tourné vers les potions et les remèdes devenus inutiles (fig. 1); ou sur une autre toile, toutefois empreinte d'un certain symbolisme, montrant une tête de mort surmontée d'une chouette dont les ailes et les griffes rapaces en cernaient les contours, le regard indifférent, l'animal sacré de Minerve, symbole de la sagesse (fig. 2); mais c'est surtout les crapauds, dont il fit plus de cent dessins, qui

l'intéressent par la laideur même de leur peau dans les méandres de tout le corps. Enfin, le Louvre a acquis une partie d'une collection de masques en peau d'orange qu'il confectionna pendant son séjour en prison (fig. 3). Ce n'était pas un goût pervers qui dictait ainsi son pinceau ou son fusain, et il ne faisait pas sienne l'opinion de Victor Hugo, « *j'aime l'ortie parce qu'on la hait* », mais essentiellement la recherche de l'expression de son sujet qu'il entendait dégager sans que la maladie ou la mort soit prise à partie pour la réprouver.

Il s'apparentait ainsi à Brughel et à Samuel van Hoogstraten pour le seul souci de l'expression. Cruellement, en 1903, avec la complicité du destin, de spectateur de la souffrance il allait en même temps en devenir le sujet.

MALADE À L'HÔTEL-DIEU

Atteint à l'origine, semble-t-il, d'une grave maladie de la peau, il fut hospitalisé à l'Hôtel-Dieu de Paris. Tout au long de son séjour de plus de deux ans dans cet hôpital, il y dépeint les moins-



Figure 4 Dans cette aquarelle, le « Breton », atteint de psoriasis, a adopté un petit chat, toléré par les religieuses. Remarquez au premier plan le bouchon accroché à une ficelle, pour amuser l'animal.

Figure 5 Malades de l'Hôtel-Dieu.



DE MÉMOIRE DE MÉDECIN

Figure 6 Le personnel médical de l'Hôtel-Dieu.

dres péripéties de la vie ainsi confinée, les saisissant sur le vif dans ses croquis (hélas pour la plupart dispersés) qui accompagnaient au jour le jour son carnet de souvenirs. Dans ce document précieux se retrouve accompagnée de dessins la description quasi exhaustive des salles de séjour des pensionnaires de l'hôpital, véritable cour des Miracles où se côtoyaient indifféremment les malades de toutes espèces (fig. 4 et 5) : le goitreux, le cirrhotique, la face déchuée par l'alcool, l'agonisant agrippant son drap comme pour s'accrocher à la vie. Dans ses notes et ses dessins, il relatait également les rapports des malades entre eux, souvent difficiles et teintés d'envie par la prochaine guérison d'un voisin et l'indifférence pour la fin de l'autre.

Cependant, de ce capharnaüm, dans cette promiscuité de jour et de nuit qui, aujourd'hui, aurait inexorablement entraîné la fermeture de cet éta-

blissement, se détache un tout autre sentiment fait d'admiration pour le corps médical tout entier. Un dessin représente la visite effectuée par le P^r Dieulafoy accompagné de ses internes (fig. 6) auxquels il décrivait le diagnostic de la maladie. D'autres dessins retracent en quelques pochades le travail des infirmières apportant soin et charité aux malades. Malgré son anticléricalisme, il portait le même regard d'indulgence et d'admiration sur les bonnes sœurs, qui constituaient une grande partie de cette équipe.

Il est quelque peu surprenant que dans l'ensemble de son œuvre de caricaturiste, peintre ou dessinateur, à aucun moment, la médecine et les médecins n'aient été contestés alors qu'il avait ardemment critiqué toutes les institutions, juges, avocats, hommes d'affaires, politiciens de tout genre.

LE P^r DIEULAFOY

Avec le P^r Dieulafoy, Alfred Le Petit finit par nouer des relations amicales. Sa bonté, ses qualités professionnelles et son humanisme apparaissent dans chacun des commentaires et des dessins qu'il en fit. Le P^r Dieulafoy lui manifestait sa reconnaissance pour l'avoir ainsi décrit, lui permettant, alors qu'il était censé être guéri, d'être maintenu pendant une année encore à l'Hôtel-Dieu, ce qui lui donna tout loisir de compléter son œuvre. Hélas, pendant cette dernière année, il allait être atteint d'aphasie, cruelle affection pour un dessinateur, puisque peu à peu il perdit l'usage de ses mains et perdit partiellement la mémoire.

Cependant, petit à petit, il retrouva partiellement ses qualités, mais ses dessins et ses toiles changèrent totalement de genre, les traits devenant presque des esquisses, et bien plus, à l'expressionnisme qui caractérisait son œuvre se substitua tout doucement un impressionnisme naïf, à la limite d'un caractère enfantin, comme en témoigne ce tableau d'un petit port parsemé de bateaux. Cette modification de son art fit l'objet d'une communication à l'Académie de médecine sur les effets de l'aphasie.

Sorti de l'hôpital, il retrouva le chemin de son atelier de Levallois-Perret, où il devait mourir dans une misère profonde. Les deux faces de son œuvre, le rire et le drame, leur conjonction ne sont pas rares chez les humoristes. N'en est-il pas ainsi de Coluche et de Raymond Devos ?

Jean-François Le Petit

4, avenue de la Bourdonnais, 75007 Paris.



Jeudi 22 et vendredi 23 octobre 1903

Entre les malades, il y a une certaine confraternité instinctive dans la douleur. Le marchand de volailles de Levallois s'est levé et a marché l'autre jour pour la première fois. Tout le monde était autour de lui pour fêter cet heureux événement, malgré les embêtements qu'il nous avait causés en nous empêchant de dormir la nuit par ses cris.

On apporte dans notre salle un jeune homme mort par une hémorragie qui l'a pris sur la voie publique. Ceux qui le portaient attendent un quart d'heure au bureau.

Le chef de service vient l'examiner, dit qu'il est mort et qu'on ne peut le recevoir.

Les autres disent qu'il est mort pendant le quart d'heure qu'on les a fait attendre ; grande discussion. Le directeur vient et pour clore l'incident demande qu'on le prenne.

« Si on en reçoit une cinquantaine comme ça, on dira au bout de l'année, même s'il est mort cent malades dans le service du docteur Dieulafoy qu'il en est mort cent cinquante, dit en conclusion le chef de service. Dans chaque service, à la fin de l'année, on cite ceux qui ont eu le moins de morts. »

Ces jours derniers, il y a eu examen. Un étudiant est venu m'ausculter et n'a rien trouvé. Je lui ai dit alors que l'on m'avait trouvé une aortique spécifique. Il m'a réausculté et m'a dit que c'était vrai en effet, qu'il me remerciait de le lui avoir dit [...]

L'ami décorateur au ventre de Silène* boit un carafon de vin d'un seul trait.

L'autre jour, un infirmier s'est aperçu qu'il prenait des lampes à alcool pour en boire le contenu. Cela ne m'étonne pas. Autrefois, les lampes à souder des zingueurs étaient à l'alcool. On a dû changer le système parce qu'un grand nombre d'ouvriers en buvaient le contenu.

* Personnage de la mythologie grecque représenté sous l'aspect d'un vieillard chauve et replet.

Extrait de l'ouvrage *Je suis malade*. Curieux carnets d'un séjour à l'Hôtel-Dieu en 1903-1905, Guillaume Doizy et Jean-François Le Petit, éditions Alternatives.

